

# ANGLETERRE

## HEURE ZÉRO

*10 nouvelles fantastiques*



Denis Roelens

Denis Roelens

Angleterre heure zéro

© Denis Roelens, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-3107-4

**Librinova**”

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*À Camille et Julien*

*qui ont donné un sens à ma vie...*

Abingdon, mai 2023

# LA TRADUCTION

## (Birmingham 1995)

**29 FÉVRIER 1996 – 14H00**

Je me suis lancé (à bride abattue, à bâtons rompus, à gorge déployée ?) dans la traduction du gros document que j'ai reçu hier par la poste. Le facteur, un homme affable d'une quarantaine d'années à la calvitie galopante et souffreteuse, est même monté en soufflant jusqu'au 4<sup>e</sup> étage pour me l'apporter.

Nous avons bavardé quelques secondes sur le palier. Je lui parle en général du temps qu'il fait. On parle toujours du temps en Angleterre. Quand il fait beau, je lui fais remarquer qu'il ne pleut pas encore et qu'il a quand même de la chance de ne pas être enfermé entre quatre murs. Mon facteur n'est pas un être contrariant et me répond invariablement que j'ai raison.

Il y a entre nous cette entente tacite, où un véritable discours philosophique se cache derrière les platitudes les plus éculées, pour peu qu'on se donne un peu la peine de gratter.

En revanche je le plains quand le temps est maussade ou carrément orageux. Je le remercie en quelque sorte de son sacrifice. Je pacifie ainsi les dieux en reconnaissant leur existence et espère qu'ils prendront pitié de lui et lui épargneront d'autres intempéries. Les dieux sont cependant rarement au rendez-vous ici-bas.

La grosse enveloppe cartonnée que le facteur m'a remise contenait un manuel volumineux de quelque 200 pages, consacré à l'automatisation des procédures PON dans le secteur de l'agro-alimentaire, notamment l'industrie du sucre et des céréales. Un sujet passionnant s'il en est, même si la terminologie des Procédures Opératoires Normalisées peut donner du fil à retordre au traducteur le plus averti.

Chaque PON décrit en bref les étapes à suivre pour réduire la possibilité qu'un incident se produise et s'il se produit, les mesures qu'il convient de prendre pour en limiter les conséquences. Les PON permettent donc d'assurer la cohérence et la reproductibilité des processus, tout en fournissant un point de référence. Elles réduisent les risques de sécurité et autres dangers en évaluant la meilleure façon de les éviter. Elles contribuent finalement au respect des réglementations et/ou des normes de qualité. Une PON est un peu l'antidote du hasard, en somme, une manière de contrecarrer le cours du destin et de le maîtriser.

**1<sup>ER</sup> MARS 1996 – 18H30**

J'ai travaillé toute la journée, la tête plongée dans les livres et le regard perdu dans un monde sans relief, à la topographie résolument horizontale où les grains du papier constituent les seules aspérités.

Mon bureau est cerné de dictionnaires, véritables remparts crénelés autour de ma tour d'ivoire. J'en possède près d'une centaine qui couvrent tous les thèmes possibles et imaginables. Je ne suis pas peu fier de mon dernier achat, un dictionnaire de commerce, de finance et de droit publié par *Robert Herbst & Alan G. Readett*. L'épaisseur de la couverture bleue cartonnée me rassure car il s'en dégage une odeur envoûtante d'encre fraîche. Il m'arrive souvent de coller mes narines sur une feuille choisie au hasard et de humer la senteur surannée de l'imprimerie.

La traduction progresse bien et prend forme. La terminologie se met lentement, mais assurément, en place. Chaque traduction est une nouvelle naissance, un acte qui me rapproche sans doute le plus de l'accouchement, une trahison souvent douloureuse, mais que je dois finalement assumer.

Les tâtonnements initiaux ont fait place à un sentiment de confiance tout d'abord hésitant, puis euphorique et croissant. Les PON me livrent peu à peu leurs secrets les plus intimes, page après page, paragraphe après paragraphe.

Une fois mon pensum quotidien terminé, j'ai soigneusement éteint mon ordinateur et l'ai recouvert d'une housse en polyéthylène. Je ne tiens pas à ce que la poussière se dépose sur ce magnifique appareil pendant que je suis dans les bras de Morphée.

Je suis l'heureux propriétaire d'un Amstrad PC-1512, un ordinateur ultramoderne doté d'un lecteur de disquette 5"1/4 et d'un écran conçu pour afficher les modes MDA, CGA et Super-CGA en 16 couleurs 640x200, même si ce dernier mode graphique est relativement peu utilisé selon le manuel.

J'ai récemment acheté un modem à la pointe de la technologie. La manipulation est un peu complexe, mais je peux désormais renvoyer mon travail en utilisant la ligne téléphonique. On n'arrête décidément pas le progrès ! Je reste toujours aussi étonné devant cette inventivité technologique. Quand je pense que nous utilisons encore des machines à écrire il y a peu et qu'il fallait retaper toute la traduction au moindre changement apporté. C'est autant de temps et d'efforts de gagné !

Ma journée de travail achevée, je ressens cette impression satisfaisante du devoir accompli, tel le maître d'œuvre qui monte un édifice pierre par pierre ou le charpentier qui assemble une ossature de bois et donne lentement vie à ses matériaux inertes. Je pourrais marcher sur l'eau.

## **1<sup>ER</sup> MARS 1996 – 19H30**

Comme chaque soir, je me suis préparé une boisson chaude au chocolat. Et comme chaque soir, j'ai regardé la poudre de cacao (du Cadbury Bourneville de qualité supérieure) se dissoudre lentement dans le tourbillon de lait écrémé créé par la rotation alternée de ma cuillère. Je me suis ensuite assis dans mon fauteuil de cuir, après avoir retiré la housse de protection, et j'ai allumé mon téléviseur, un appareil Sony Trinitron dernier cri (modèle KV28W1B) qui trône au milieu du mur du salon.

La tempête de neige qui menace les Midlands et l'Est du Pays de Galles est imminente. C'est du moins ce qu'affirme Penny Tranter, la présentatrice écossaise de la BBC. Les prévisions sont plutôt pessimistes, mais qu'importe. Mon garde-manger est amplement approvisionné. J'ai assez de lait longue durée pour assurer le rituel de mon bol de céréales quotidien pendant des semaines entières. Mon réfrigérateur et mon congélateur débordent. Je vis au beau milieu d'une corne d'abondance, cet objet mythologique en forme de corne de ruminant utilisé par Ploutos, le dieu grec de la richesse. Je pourrais soutenir un siège s'il le fallait.

Je note que Penny porte un tailleur vert aujourd'hui. Est-ce le choix de cette couleur ? Est-ce son sourire entendu, porté par des dents très blanches et très convaincantes ? Je suis enclin à la croire quand elle m'annonce l'arrivée de cette prochaine tempête. Car pourquoi me mentirait-elle ? Quels motifs abscons pourrait-elle avoir de dissimuler la vérité au reste de l'humanité ? Elle dispose fort certainement des diplômes de météorologie requis et rien ne justifie que je remette sa parole en question.

Il me semble soudain qu'elle me fixe des yeux. J'ai le sentiment diffus qu'elle s'adresse directement à moi, qu'elle a deviné ma présence particulière derrière mon tube cathodique. Elle a dans le regard cette insistance profonde des gens qui savent, mais qui se taisent. Le tao n'est jamais bien loin.

Je hausse les épaules devant cette idée absurde. J'écoute le reste de l'actualité et les débats sur l'Union européenne qui agitent actuellement le parlement à Westminster, mais je me surprends à être distrait.

## **02 MARS 1996 – 09H30**

Ma journée est d'ordinaire réglée comme la symphonie en ut majeur D. 944 de Schubert : je me lève tous les jours à 06h30 précises, puis je déjeune en écoutant les nouvelles du jour sur Radio 4. Je me mets ensuite à la tâche à 07h30, une fois

mes ablutions matinales achevées. Lorsque le temps le permet, je pars faire un jogging autour du réservoir d'eau voisin à 12h30 et prends mon déjeuner à 13h30. Je reprends le travail à 14h00 et ne m'arrête qu'à 17h00.

Je me suis pourtant réveillé plus tard que d'habitude ce matin.

La tempête de neige annoncée de longue date, notamment par la BBC, est enfin arrivée et j'ai aperçu les premiers flocons qui tombaient derrière les vitres zébrées de mon bureau, irrésistiblement attirés vers le sol froid et nu.

Une légère sensation d'amertume est venue se nouer au fond de ma gorge, car ce réveil tardif perturbe mon emploi du temps et ma routine. Il faut que je gagne ma vie, même si je la possède déjà en théorie, et le moindre écueil est susceptible de bouleverser l'équilibre parfait que je me suis construit et qui me permet d'ordinaire de relever tous les défis.

J'ai enfilé mes chaussons en pure laine de mérinos et repris le chemin qui mène tout droit à mon bureau. En passant devant la fenêtre, mon regard est resté un instant accroché aux lourds flocons qui s'éteignent déjà sur le rebord extérieur. Il y a quelque chose d'éternel dans la brièveté de leur existence laiteuse.

J'en ai oublié de prendre mon petit déjeuner, ce qui ne m'était pas arrivé depuis longtemps et soulève quelques interrogations justifiées.

## **02 MARS 1996 – 20H30**

Mon travail progresse bien. Si je n'avais pas vraiment la tête à la traduction ce matin, j'ai en grande partie rattrapé mon retard au cours de la journée. Le deuxième chapitre sur les PON est presque achevé.

Je dois cependant avouer que j'ai de la peine à me souvenir de ce que j'ai traduit, une fois mon ordinateur éteint. J'ai beau me concentrer, la teneur même du document m'échappe par instants. L'image de moissonneuses rouges battant la campagne comme de gigantesques insectes omnivores reste imprimée dans ma mémoire.

J'ai dîné d'une fourchette distraite, en regardant un reportage animalier consacré aux derniers bisons sauvages de Pologne, dans le Parc national de Białowieża, puis je suis allé me coucher.

Le repos du guerrier se fait rarement attendre d'ordinaire, mais je me tourne et me retourne dans mon lit, en comptant les ruminants.

## **03 MARS 1996 – 20H04**

Je n'ai pas travaillé cet après-midi. De mémoire de traducteur, cela ne m'était encore jamais arrivé.

Je me suis pourtant levé à l'heure habituelle et j'ai avalé avec appétit mes



céréales, tout en découvrant avec curiosité les nouvelles du jour à la radio.

L'attentat d'Oklahoma City, perpétré il y a presque un an jour pour jour par T. McVeigh aux États-Unis, fait toujours les grands titres. 168 morts et plus de 680 blessés. L'explosion a également détruit ou endommagé 324 bâtiments pour des dégâts matériels estimés à 652 millions de dollars. Les chiffres parlent souvent d'eux-mêmes sans qu'on ne leur demande rien.

Les parents de McVeigh s'étaient mariés en 1965 après s'être rencontrés dans un championnat de bowling catholique. La religion mène à tout. Mais peut-on vraiment leur faire porter une quelconque responsabilité dans ce drame ? Si ce n'est ces quelques minutes de bonheur partagé à l'origine de sa naissance.

Est-ce l'énormité de ce massacre ? L'horreur suscitée par ce carnage insensé que l'opinion a déjà commencé à oublier ? J'ai passé la quasi-totalité de l'après-midi planté devant la fenêtre, à regarder la neige tomber et à essuyer inlassablement la buée qui se formait sur la vitre, tout en traçant furtivement des motifs et des hiéroglyphes abstraits du bout de mon ongle.

J'ai bien tenté, à plusieurs reprises, de reculer d'un pas ou deux pour éviter la condensation de mon souffle sur le verre, mais j'ai alors eu le sentiment d'être coupé du spectacle extérieur, de ne plus faire partie de la magie qui s'empare lentement de la ville, et je me suis rapproché de la fenêtre à chaque fois.

J'en ai même oublié mon déjeuner. Les pâtes au jambon que j'avais préparées hier soir et que je comptais bien finir à midi sont encore sur la gazinière, sans doute un peu étonnées (si tant est qu'on puisse leur prêter une conscience) que j'aie pu les délaissier de la sorte. Mais le couvercle est resté sur la casserole et elles sont certainement encore mangeables.

Je me dirige à pas feutrés vers la cuisine. L'idée de faire du bruit et de déranger l'ordre des choses qui commence à s'établir m'est insupportable.

#### **04 MARS 1996 – 07H45**

Un oiseau maladroit et désespéré est venu s'écraser en plein vol contre la fenêtre de mon bureau, avant de se coucher brutalement sur le linceul blanc que la ville prévenante lui avait déjà tendu en contrebas.

Je suppose qu'il était déjà mort avant même de heurter son reflet... mort de froid et d'indifférence, mort d'avoir manqué le dernier train saisonnier des grandes migrations qui l'aurait amené vers des contrées plus riantes, mort d'avoir été abandonné par ses congénères à plumes, mort de ne pas avoir su retrouver ces quelques graines que des enfants insoucians avaient jetées sur le sol pendant l'été.

Je remarque à présent que le carreau est fendu ou bien l'était-il déjà ? L'air froid

s'engouffre peu à peu à travers la fissure. Un sifflement tout d'abord irrégulier et discret, mais qui se transforme rapidement en souffle rauque et vient m'extirper de ma torpeur pour me rappeler que je suis toujours vivant. Je colmate la vitre comme je le peux, avec les moyens du bord. Mais ce carreau cassé, revêtu d'un pansement maladroit, marque la première blessure visible de l'hiver.

J'aimerais ouvrir la fenêtre, mais je crains d'être attiré par cet éclat brillant, d'être aspiré vers le bas pour disparaître à jamais dans ce piège blanc, après avoir rejoint l'oiseau dans sa chute.

Je n'ai d'ailleurs pas eu le temps d'identifier l'espèce en question. Était-ce un geai, un moineau ou une grosse mésange ? Je me souviens de quelques plumes bleues, à moins qu'elles n'aient été noires. Les mésanges, quelle que soit leur taille, sont-elles des oiseaux migrateurs ? Y a-t-il des mésanges d'Afrique ? Cette question m'obnubile, sans que je puisse y répondre.

Je prends enfin place devant mon ordinateur. Il est 9h32 lorsque je commence à travailler. Bien plus tard qu'à mon habitude, ce qui m'inquiète légèrement. Je me plonge néanmoins dans ma traduction et m'arrête à peine pour déjeuner, vers 14h30. Les touches du clavier sont froides.

Quand j'étais enfant, je rêvais que j'étais astronaute. Je dérivais seul et sans fin à travers le cosmos, en traînant derrière moi les corps sans vie de mes parents, préservés dans une sorte de capsule spatiale que je remorquais avec ma fusée. J'étais seul à bord de mon vaisseau et passais mes journées à contempler le vide sidéral.

#### **04 MARS 1996 – 21H38**

Les flocons qui s'abattent sur la ville l'enveloppent dans un large cocon de soie pour mieux la digérer plus tard et en nourrir ses larves. La ville semble déjà paralysée par la peur, le froid et l'attente.

De rares voitures tracent des sillons hagards dans la couche meurtrie et témoignent de cet instinct de survie rageur qui s'est emparé des êtres. Leurs empreintes s'effacent pourtant tout aussi rapidement, comme si les nuages engrossés de cette laitance blanchâtre ne leur pardonnaient pas leur éphémère rébellion. Birmingham disparaît sous le magma informe et hiberne d'un sommeil agité et confus.

Je me suis surpris à travailler au-delà de mes horaires habituels aujourd'hui. Mais que faire d'autre ? Les images pixelisées qui s'affichent sur l'écran de mon téléviseur sont déformées par la neige qui continue de tomber, inlassablement et sans répit. J'éteins l'appareil au risque de perdre l'un des derniers liens qui me